

guise, formant des projets pour demain et brusquement vous m'annoncez qu'il faut partir, sans me donner le temps de me retourner ! M'expliquerez-vous du moins pour quelle cause ?

—La cause ? Elle est bien simple. J'ai reçu de nos correspondants de Bombay des nouvelles très graves relativement aux affaires d'opium que nous avons commanditées. La présence de l'un de nous est indispensable là-bas. Je n'y peux aller, c'est donc à toi de me suppléer. Il serait trop long de t'expliquer maintenant ce que tu auras à faire ; mais voici un dossier contenant des lettres que j'ai reçues. Tu les liras en route ainsi que les instructions que j'y ai jointes et tu seras au courant de la situation.

En écoutant son père, Karl était devenu très pâle. Ses mains tremblaient nerveusement et de grosses larmes s'amassaient au fond de ses yeux.

—Ne pourrais-je remettre mon départ au prochain courrier ? demanda-t-il.

—Impossible, répondit froidement Jacques Savaron. C'est par celui-ci qu'il faut partir.

Karl connaissait le caractère entier, résolu, décidé, de son père. Il n'ignorait pas que le banquier ne revenait, en aucun cas, sur une volonté exprimée. Jamais il n'avait tenté de lui résister, sachant bien que ce vieillard était homme à employer la violence, même contre lui, pour se faire obéir. Mais, ce jour-là, ce projet de départ troublait si profondément son existence qu'il voulut essayer ce qu'il n'avait jamais essayé.

—Ne pourriez-vous envoyer quelqu'un à ma place ? Il nous sera cruel à l'un et à l'autre de nous séparer pour si longtemps. Et puis, il y a divers intérêts qui nous sont chers, dont je suis spécialement chargé et qui nécessitent ma présence à Paris.

—Je les ferai surveiller. Quant à ton idée d'envoyer quelqu'un à ta place, elle est inamissible. C'est l'œil du maître qu'il faut là-bas. Je reconnais que nous aurons quelque peine à demeurer loin de l'autre ; mais ton absence ne sera pas de longue durée, et pour moi, je m'y résignerai, en songeant qu'après tout, tu fais un admirable voyage, dans des conditions charmantes, que tu y trouveras de très nombreuses distractions, et qu'il est enfin beaucoup de jeunes gens qui voudraient être à ta place.

—Ah ! ils ne sont pas amoureux ! s'écria Karl, dont la force était épuisée et qui se laissa tomber sur une chaise, le front dans ses mains.

—Amoureux ? demanda Jacques Savaron en regardant son fils d'un air singulier et comme s'il eût ignoré ce que ce cri venait de lui révéler. Amoureux ! et c'est pour une femme que tu hésites à te charger des graves intérêts.

—Ah ! mon père, interrompit Karl, ce ne sont que des intérêts d'argent, tandis que les autres sont les intérêts les plus chers de mon cœur. Il ne s'agit pas, comme vous pourriez le supposer, d'une liaison sotte et vulgaire. Je ne vous en aurais même pas parlé. Il s'agit d'un grand et noble amour, d'une jeune fille que j'ai jugée digne de devenir ma femme, qui sera ma femme, car lorsque vous la connaîtrez, vous penserez comme moi.

Un sourire bienveillant apparut sur la physionomie ridée de Jacques Savaron. Il s'approcha de son fils, lui mit la main sur l'épaule, et avec l'accent d'une vive tendresse, il lui dit :

—Mais, mon cher enfant, je ne vois pas en quoi le voyage auquel je te condamne peut te désespérer.

—Puisqu'il me sépare de Delphine. . .

—Il t'en sépare. . . il t'en sépare, mais seulement pour trois mois, et je pense bien que tu n'avais pas l'intention de te marier demain, alors surtout que tu ne m'as pas encore consulté.

Karl fut touché par les paroles de son père. Il se reprocha de n'avoir pas osé, jusqu'à ce jour, lui avouer la vérité, et, le voyant si bien disposé, voulant aussi, avant de partir placer sous sa protection celle qu'il aimait, il résolut de ne lui plus rien cacher.

Aussi, le prenant familièrement par la taille, il l'attira vers soi, l'embrassa et lui dit :

—Vous souhaitez que je parte ; votre désir est un ordre pour moi ; je partirai. Permettez-moi seulement de vous faire connaître avec brièveté ce qu'est celle que j'aime, afin que vous puissiez vous intéresser à elle, et que si, en mon absence, elle avait besoin d'un protecteur, vous la jugiez digne d'être protégée par vous.

—Je sais déjà qu'elle se nomme Delphine, fit Jacques Savaron en s'asseyant pour écouter le récit de son fils.

—Oui, mon père, Delphine Vaubert.

—Comment et où l'as-tu connue ?